

Gillion de Trazegnies : les enjeux d'une biographie

Écrit entre 1433 et 1458, à la cour de Bourgogne, le récit de la vie du chevalier hainuyer Gillion de Trazegnies¹ et de son épouse Marie d'Ostrevant s'ouvre sur le malheur d'un couple frappé par la stérilité. Désespéré de ne pas avoir d'héritier, Gillion avait fait le vœu de partir en pèlerinage à Jérusalem aussitôt que s'annoncerait la naissance de cet enfant tant espéré. Dès l'annonce de ce bonheur, il s'embarque pour Jérusalem avant donc de savoir qu'il sera père de deux fils. Sur le chemin de son retour, des Sarrasins s'emparent de lui et Gillion se retrouve dans la prison du sultan de Babylone (Le Caire). Pendant des années, il reste auprès du sultan, luttant même pour le défendre. Comme un chevalier du Hainaut lui fera croire à tort qu'il n'a pas d'héritier, il accepte d'épouser la fille du sultan. Ses enfants, les jumeaux Jean et Gérard, parvenus à leur maturité, décident à leur tour de partir à la recherche de leur père. Comme leur père ils connaîtront la prison puis finiront par retrouver, sur un champ de bataille, Gillion qui les reconnaît aux armes et au cri de Trazegnies. Gillion et ses fils retournent alors en Hainaut auprès de la mère des jumeaux en compagnie de sa seconde épouse, la fille du sultan. Les deux épouses, d'un commun accord, se retirent dans l'abbaye de l'Olive, tandis que Gillion entre à l'abbaye de Cambron. Après leur mort, il repart un an après, pour aider le sultan à lutter contre ses ennemis. Là-bas il recevra une blessure mortelle. Son dernier souhait sera exaucé :

1 — Ed. O.L.B. Wolff, Paris, Leipzig, 1839. IL s'agit du manuscrit d'Iéna. Le manuscrit 9629 de la Bibliothèque royale de Bruxelles a fait l'objet d'une édition critique par Frances Mary Morgan (*A critical edition of The Romance of Gillion de Trazegnies*, thèse dactylographiée, Cambridge University, 1985).

son cœur est porté dans le triple tombeau que Gillion avait fait ériger en terre bourguignonne.

Ce roman qui se déroule sur deux scènes, les états de Bourgogne et l'Orient, semble tisser des liens entre le récit de la vie du héros, et la vie politique en Bourgogne aussi bien qu'en Orient. Mais plusieurs questions se posent : le chevalier hainuyer, proche du comte du Hainaut qui joua un rôle si négatif dans la vie du héros, incarne-t-il une fonction politique ? Les guerres en Orient sont-elles le reflet de la politique réelle du *xv^e* siècle ? Le roman sert-il les projets politiques du duc de Bourgogne ? Cette biographie n'aurait-elle pas d'autres intérêts ?

Le personnage sur lequel je voudrais m'arrêter se nomme Amaury des Mares, seigneur d'Ormay. C'est le seul chevalier qui accompagne le comte de Hainaut venu rendre visite à la dame de Trazegnies, quatorze ans après le départ de Gillion. Amaury était donc très proche du comte. Il est subjugué par le charme de la maîtresse des lieux, qui reconnaît n'avoir jamais eu de nouvelles de Gillion depuis son départ du Hainaut.

Croyant la consoler, le comte lui rappelle que lorsqu'un mari a quitté sa femme et qu'au bout de sept ans il n'est pas revenu, l'Eglise lui permet de se remarier sans encourir le moindre reproche et il lui conseille d'y songer. Éventualité qui ne peut que réjouir Amaury mais que refuse d'envisager Marie, la femme de Gillion. Elle garde toujours l'espoir de revoir son mari avant de mourir.

Devant l'attitude de sa cousine, le comte de Hainaut lui propose d'envoyer un chevalier outre-mer afin d'obtenir des nouvelles de son mari (ch. XXIV). La dame de Trazegnies accepte et le comte confie cette mission à Amaury qui part.

À Jérusalem, Amaury interroge des pèlerins. L'un d'eux lui apprend qu'il arrive de Babylone où vient d'avoir lieu une redoutable guerre et que le sultan a dû son salut aux exploits d'un prisonnier qu'il avait fait sortir de sa geôle. Le pèlerin, omniscient, lui donne même une description physique de cet homme grand, corpulent et bien proportionné. Amaury pense aussitôt que ce pourrait être Gillion. Il décide de se rendre à Babylone. Comme il a appris que le sultan gardait comme mercenaire toute personne, quelle que soit sa religion, qui voulait le servir à la guerre, il s'achète tout l'équipement nécessaire pour être armé le mieux possible. Bien sûr, lorsque le bateau arrive dans le port de Babylone, le sultan qui se trouvait sur le quai remarque cet étranger revêtu d'une si belle armure et désire le connaître.

Amaury se présente alors comme Français ; « j'ai quitté mon pays parce qu'à la suite d'un différend entre nous, j'ai tué un chevalier de la cour de France. Pour cette action, le roi m'a chassé et banni. Si vous acceptiez de me prendre comme l'un de vos mercenaires, je vous servirais en toute loyauté ».

Le sultan accepte cette offre et décide de le conduire auprès de Gillion. Invité par ce dernier à lui raconter ce qui se passait en France et en Hainaut, Amaury finit par lui annoncer faussement qu'après son départ sa femme est morte ainsi que l'enfant qu'elle attendait.

Gillion sombre dans le désespoir, se mine surtout de ne pas avoir d'héritier pour porter le nom de Trazegnies (ch. XXVII). Quelques semaines plus tard, comme le sultan de Babylone est attaqué par le roi Fabur de Maurienne, Gillion demande à Amaury de combattre à ses côtés. Le combat est dur et c'est alors qu'Amaury, poussé par la peur de la mort, cherche à s'enfuir, mais il est abattu par un Sarrasin.

Avec lui disparaît un personnage qui joue un rôle essentiel dans la vie de Gillion, puisqu'à cause de lui Gillion croit désormais à tort que sa femme est morte. Ce chevalier qui semblait avoir toute la confiance du comte de Hainaut joue la fonction du traître. Le narrateur d'ailleurs, dès le départ, précise qu'il était issu de la lignée de Ganelon » (p. 288)².

On sait l'importance de la fonction du traître dans l'épopée, notamment dans *La Chanson de Roland*. Mais ici Amaury fait figure de lâche sur le champ de bataille alors que Ganelon ne manque ni de grandeur ni de courage. Pour reprendre une formule de G. Moignet³ : « Ganelon n'est pas un vulgaire traître de mélodrame ». La trahison d'Amaury n'a pas de retombée politique⁴.

Le rôle d'Amaury fait penser à celui de la mère du roi Henry d'Angleterre dans la *Belle Hélène de Constantinople*⁵. Mais alors que

2 — À juste titre, E. Gaucher a montré que son nom rappelait celui du traître dans *Huon de Bordeaux*, Amauri de la Tour de Rivier (É. Gaucher, *La biographie chevaleresque. Typologie d'un genre (XIII^e-XV^e siècle)*, Paris, Champion, 1994, p. 133), mais Amaury est aussi le nom d'un roi d'Écosse, martyr dans la *Belle Hélène de Constantinople* et le nom de baptême du roi païen Ardaubourg de Jérusalem dans le même roman.

3 — *La Chanson de Roland*, éd. de Gérard Moignet chez Bordas, p. 49.

4 — Contrairement à celle du comte de Blois, Jean de Hautefeuille qui avait livré aux Infidèles le comte de Flandres, Baudouin.

5 — La méchante belle-mère d'Hélène subtilisa la lettre dans laquelle cette dernière annonçait à son mari qu'elle avait mis au monde deux beaux fils et la remplaça par une autre où les deux enfants devenaient deux monstres si laids que personne n'osait les regarder (p. 153). On connaît la suite : on coupera le bras d'Hélène et on fera prendre la mer à la malheureuse et à ses deux enfants. Plus tard, lorsque la trahison de la mère du roi Henri d'Angleterre sera révélée, la mère sera réduite en cendres (p. 176).

la méchanceté pousse cette belle-mère à la trahison, c'est l'amour qui incite Amaury à trahir, parce qu'il voudrait épouser la dame de Trazegnies (p. 288 et 293). Amaury est un Ganelon mû par l'amour. Dans le récit de la vie de Gillion, la présence du traître Amaury est essentielle sur le plan narratologique. Sa fonction est donc moins politique que romanesque, et je ne pense pas qu'il faille voir dans cette attitude d'un chevalier du Hainaut le reflet de dissensions entre seigneurs du pays.

En Orient, la guerre fait rage : non seulement le roi chrétien de Chypre doit riposter aux attaques des Sarrasins musulmans, mais au sein même des Sarrasins, des rivalités se font jour. Aussi doit-on se demander si ces combats orientaux reflètent la politique réelle en Orient, au ^{xv}^e siècle.

Dans le roman, après l'une des nombreuses attaques dont il est victime, le roi de Chypre, fait appel aux chrétiens d'Europe, français et bourguignons, pour se venger. Pendant ce temps le roi Bruyant d'Esclavonie rêve de mettre sous son joug toute la chrétienté ; il disait même qu'à son retour il prendrait Rhodes et détruirait les templiers, ajoutant qu'il viendrait ensuite à Rome se faire couronner empereur, qu'il ferait tuer le pape et placer l'image de Mahomet sur l'autel de Pierre (p. 321). On croirait entendre parler le roi Corsolt, si ce n'est que Corsolt considérerait Rome comme son « dreit éritage »⁶.

Le narrateur ici suggère la bêtise de ce roi qui, alors qu'il rêve de marcher sur Rhodes et sur Rome, donne l'ordre de brûler sa flotte (ch. XXXVI). Un point est à souligner : une nouvelle attaque de Chypre par les païens sera l'occasion pour le narrateur de faire intervenir les jumeaux qui renouvellent, sans le savoir, les prouesses de leur père Gillion.

Ces attaques ont donc une fonction romanesque mais ne reproduisent pas la vie à Chypre au ^{xv}^e siècle ; en revanche elles font penser à des événements qui se sont déroulés là-bas vers 1362-1365 ; en effet attaqué par des Infidèles, le roi de Chypre, Pierre de Lusignan est alors venu en Europe, notamment à Bruges, pour demander de l'aide aux princes chrétiens. Ces faits ont conduit jadis Alphonse Bayot à émettre l'hypothèse selon laquelle notre roman renverrait à un texte composé vers 1365⁷.

Dans notre roman, sur mer les dangers se multiplient parce qu'on croise souvent des nefes ennemies chargées de pirates sar-

6 — *Le Couronnement de Louis*, v. 463.

7 — A. Bayot, *Le roman de Gillion de Trazegnies*, Louvain/Paris, 1903 (*Recueil de travaux de l'Université de Louvain*, 12).

rasins. C'est ainsi qu'au début Gillion est fait prisonnier après que le bateau des pèlerins eut été accosté par l'un de ceux du sultan de Babylone qui s'en allait faire la guerre au roi de Chypre. Le narrateur nous fait assister au combat de Gillion contre le sultan. Gillion frappe si fort le sultan que ce dernier tombe évanoui sur le sol, les jambes en l'air. Mais vite relevé, le sultan invite ses hommes, plus nombreux que les chrétiens, à redoubler leurs attaques. Ils sont finalement vainqueurs et Gillion, ligoté, est emmené au Caire.

Ce passage rappelle de nombreuses culbutes⁸ des chansons de geste qui, humiliantes ou meurtrières, font souvent naître le sourire, mais tel n'est point le cas ici. Le narrateur renouvelle le motif puisque celui qui s'est retrouvé dans une telle posture remporte finalement la victoire, tandis que le héros chrétien qui avait repris le coup de Guillaume d'Orange connaît la défaite puis la prison.

Plus tard lorsque les jumeaux quitteront Chypre, ils seront eux aussi faits prisonniers et séparés : Jean est emmené auprès du roi Fabur à Tripoli, tandis que Gérard est conduit, à Raguse, (l'actuelle Dubrovnik) auprès de Morgant d'Esclavonnie, le fils du roi Bruiant (p. 330).

Ils s'étaient pourtant bien battus à bord mais les pirates avaient trouvé une astuce pour les surprendre ; ils avaient mis à l'eau une petite barque dans laquelle avaient pris place six hommes munis d'une arbalète à quatre pans ; puis ils avaient accosté le bateau des marchands sur lequel se trouvaient les jumeaux et s'étaient mis à forer dans la coque de très grands trous par où l'eau s'engouffrait. Il était désormais inutile de résister, il leur fallait se rendre.

Dans cet épisode, le narrateur insère le monde de la ruse, si fréquent dans la littérature médiévale⁹, mais ici ce n'est pas le chevalier chrétien qui recourt à une ruse pour attaquer les païens, ce sont les païens dont les ruses et les astuces causent la défaite des Chrétiens. D'ailleurs n'est-ce point normal puisque le Diable est le grand trompeur ? On notera que les jumeaux sont séparés par des tribulations que, dans un autre roman bourguignon de la même époque, connurent aussi Valentin et Orson¹⁰ partis à la recherche de leur père mais désunis en route. Dans la

8 — Ph. Ménard, *Le rire et le sourire dans le roman courtois en France au Moyen Âge (1150-1250)*, Genève, Droz, 1969, p. 50.

9 — Ph. Ménard. *op. cit.* p. 374.

10 — *Valentine and Orson, translated from the French by Henry Watson*, ed. A. Dickson, Londres, 1937.

biographie de Gillion, ce sont les conditions de leur prise qui, elles, sont originales.

Dans le monde sarrasin, les guerres opposent le sultan de Babylone à ses voisins. On pourrait croire que ses adversaires veulent s'emparer de ses terres, animés par un esprit de conquêtes. Mais en réalité, le puissant roi Ysoré de Damas défie le sultan de Babylone, parce que ce dernier n'a pas voulu lui donner en mariage sa fille, la Belle Gratienne (p. 268). Il faut dire que le sultan et ses conseillers, d'un commun accord, ont opposé un refus au roi de Damas, à cause de la laideur extrême du roi si noir et si défiguré qu'il était horrible à voir. On retrouve ici un motif fréquent dans les textes épiques, celui de l'aspect peu engageant des païens, souvent dépeints comme des monstres terrifiants qui ont la laideur du diable ; que l'on pense au portrait de Corsolt dans le *Couronnement de Louis*¹¹.

Toutefois ici l'auteur ne détaille pas et ne multiplie pas les difformités du roi en usant de comparaisons colorées, refusant de donner une valeur comique à sa description. Il lui suffit de justifier le refus du sultan et de souligner les intentions du roi Ysoré (p. 269). Bien décidé à posséder la belle jeune fille, il réunit une puissante armée pour attaquer Babylone. Dans un premier temps, les Babyloniens sont contraints de reculer, parce que le roi de Tarse est parvenu à s'emparer du père de Gratienne et à l'emmener prisonnier dans la tente du roi Ysoré. Mais le sultan retrouvera sa liberté grâce à l'intervention de Gillion et d'Hertan sortis de prison par Gratienne et revêtus des armes du sultan. Dieu, dans la *Chanson de Roland*¹², pour sauver les Chrétiens avait arrêté le soleil, intervention du surnaturel qui n'avait rien de surprenant pour un auditoire du XI^e ou du XII^e siècle. Ici Mahomet n'accomplit pas de miracle mais les Babyloniens, qui savaient le sultan captif et ignoraient que sous l'armure du sultan se cachait Gillion, crient au « miracle » (le mot revient plusieurs fois pp. 36/37) et s'imaginent que Mahomet en personne est descendu sur terre pour le délivrer. Ici point de merveilleux ni chrétien ni païen, mais « un miracle » dû à l'intelligence de la belle Gratienne qui eut l'idée de donner à Gillion les armes et les équipements du sultan. Le narrateur rationalise le miracle.

11 — Ph. Ménard *op. cit.*, p. 50.

12 — *Chanson de Roland*, éd. Moignet, Paris, Bordas, 1969. (CLXXX, v. 2458) :

« Pur Karlemagne fist Deus vertuz mult granz,
Car li soleilz est remés en estant,
Païen s'en fuient, ben les chalcent Franc ».

Je passerai sur les autres attaques que dut repousser le sultan pour en venir à celle que lança sur Babylone le roi Fabur de Morienne, qui voulait venger la mort du roi Ysoré de Damas et celle de son neveu l'émir d'Orbrie. On constate que l'esprit de vengeance anime autant les seigneurs orientaux que les chevaliers chrétiens et provoque des mêlées meurtrières.

Pour régler les conflits, les orientaux recourent certes aux mêlées, mais aussi au duel judiciaire. Un jour, un roi sarrasin, Haldin, jaloux (p. 161) des faveurs que le sultan accordait à Gillion, se déclare prêt à soutenir dans un duel judiciaire¹³ que « nuit et jour Gillion avait à son plaisir la belle Gratienne » (p. 162).

Gratienne ne peut prendre Gillion pour la défendre, puisqu'il est chrétien. C'est donc Hertan, que l'on croit toujours fidèle à Mahomet, qui sert de champion à Gratienne. Hertan affronte donc Haldin et remporte la victoire. Gratienne est ainsi lavée de tout soupçon.

Comme Gratienne, Nathalie, sœur du roi Morgant, est victime à Raguse des propos mensongers de l'émir Lucion. Il faut préciser qu'un jour ce Lucion était venu lui déclarer sa flamme et avait voulu lui voler un baiser. Alors, sans hésiter, comme le fameux Guillaume d'Orange, elle lui assena un violent coup de poing mais, comme elle n'avait pas la force de son illustre modèle, au lieu de tuer son adversaire, elle lui avait cassé seulement les dents. Pour se venger, le prétendant éconduit accusa publiquement Nathalie d'avoir voulu empoisonner Morgant pour lui succéder. Elle est donc sommée de se justifier.

Devant le peu d'empressement des Sarrasins à lui venir en aide, elle se voit obligée de demander à Gérard de la défendre en duel judiciaire. À l'issue d'un rude combat, Gérard est vainqueur de Lucion qui, après avoir perdu une partie de son oreille¹³, reconnaît sa responsabilité avant d'être finalement pendu.

Comme Hertan avait prouvé la pureté de Gratienne, Gérard a démontré par les armes l'innocence de Nathalie. Pour remercier Gérard de son intervention, le roi Morgant promet de lui laisser la vie sauve.

Ces deux duels judiciaires font penser à celui de Gilles de Chin qui de passage à Bénevent défend une orpheline contre son oncle¹⁴ ou encore à Louis de Gavre qui se fait le champion de la

13 — Cf. aussi dans *Raoul de Cambrai*, Gautier enlève à Bernier l'oreille « L'oreille emporte, dont trop l'a empirié » (v. 4830).

14 — *Chronique du bon chevalier messire Gilles de Chin*, éd. R. Chalon, Mons 1837 (*Publications de la Société des Bibliophiles de Mons*, t. 4), chap. 35-36.

comtesse d'Istrie accusée de meurtre par Cassidorus¹⁵. C'est donc un motif fréquent dans les romans bourguignons¹⁶, qui permet ici à Gratiennne et à Nathalie d'avoir la vie sauve.

C'est au duel judiciaire encore que l'on recourt parfois pour mettre fin à des guerres. Ainsi le roi Morgant, parti attaquer chez lui à Tripoli Fabur de Morienne, envisage-t-il un jour de recourir à un duel judiciaire pour mettre fin aux combats meurtriers opposant ses guerriers aux hommes de Fabur (pp. 175-184). Il envoie donc des messagers auprès de sa sœur Nathalie chercher Gérard pour que ce dernier soit son champion (p. 179).

Ici de nouveau le duel envisagé comme moyen d'arrêter une effusion de sang renvoie à toute une tradition littéraire. Dans *Raoul de Cambrai*, Gautier propose, pour épargner des innocents, de combattre seul contre Bernier¹⁷. Toutefois la fonction du duel judiciaire revêt dans la biographie de Gillion une fonction moins politique que romanesque ; en effet c'est au cours de ce duel judiciaire que les deux frères, longtemps séparés, vont se reconnaître. Gérard, sans se soucier du roi Morgant qu'il est censé défendre, feint d'être vaincu, se rend à Jean et, comme lui, se met au service du roi Fabur.

D'un autre côté, au pays de Gratiennne, la paix est bientôt compromise : le roi Fabur vient attaquer de nouveau Babylone. Or comme Jean et Gérard, qui se sont retrouvés, font partie des troupes du roi Fabur, sur le champ de bataille, leur père, défenseur du sultan, les reconnaît parmi ses adversaires, à leur cri de guerre : « Trazegnies ». Il découvre alors qu'il a deux enfants de son épouse Marie, toujours vivante.

Ces combats qui ont mis fin à une situation politique délicate ont surtout permis au trio de se retrouver ; ils sont donc surtout au service de l'intrigue romanesque.

Il ressort ainsi de cette seconde partie que la situation à Chypre peut faire penser à une situation politique qui eut lieu au ^{xiv}^e siècle, mais les combats en Orient, qu'il s'agisse des mêlées ou des duels judiciaires ne reflètent pas la réalité historique du ^{xv}^e siècle. On sait que dès 1215 le quatrième concile de Latran avait interdit le duel judiciaire ; certes on continua d'y recourir, en dépit des efforts de saint Louis et de Philippe le Bel. Ce mode

15 — *Histoire des Seigneurs de Gavre*, éd. René Stulp, Paris, Champion, 1993 (*Bibliothèque du ^{xv}^e siècle*, 53), ch. 14-19.

16 — E. Gaucher, *op. cit.*, p. 155.

17 — « Ceste guerre ne vaut pas un bouton/ Ja en sont mort tant chevalier baron, /D'ambedeus pars le nombre n'en seit on » (3771-73) « Forment me poise de Raoul le marchis/ Por quoi en iert tant gentils hom ocis/ Prenons bataille a un jor ademis » (4076-78)

de preuve s'est même étendu dans les cours séculières au XIII^e siècle, mais à la fin du moyen âge, c'est dans la littérature romanesque qu'ils sont prisés.

Quant aux mêlées, elles existent toujours au XV^e siècle, mais elles se déroulent ailleurs : le péril qui menace la chrétienté ne se situe plus en Terre Sainte mais au delà des Pyrénées. Or dans Gillion on ne se bat pas en Espagne mais dans le royaume de Babylone, autour du Caire. Peut-être le narrateur a-t-il alors présent à l'esprit moins les faits de son époque que ceux du temps de Gilles le Brun. On sait que dans la famille de Trazegnies, parmi les chevaliers qui auraient pu servir de modèle à une biographie exemplaire, c'est Gilles Le Brun qui maintenant¹⁸ retient l'attention. Or lors de la première croisade menée par saint Louis ce Gilles Le Brun resta huit mois à Chypre. Après la prise de Damiette en juin 1249, les croisés se dirigèrent sur Le Caire, mais à la bataille de la Mansourah, en 1250, ils tombèrent aux mains du sultan.

Ces combats, livrés en Orient dans la biographie, loin de refléter une situation du XV^e siècle, rappellent certains épisodes de la vie d'un ancêtre des Trazegnies au XIII^e siècle, suggérant l'existence d'un texte initial, toujours introuvable, qui aurait été composé au XIV^e siècle. Il est sûr que la biographie de Gillion porte la marque de toute une tradition littéraire, celle des Chansons de Geste¹⁹ et celle des romans bourguignons de l'époque.

Et pourtant tout en conservant un caractère romanesque, ce récit s'inscrit dans la réalité politique du XV^e siècle.

D'abord on y retrouve une coutume occidentale souvent en vigueur au XV^e siècle, le mariage utilisé à des fins politiques : si le sultan a décidé de donner sa fille en mariage à Gillion, sans d'ailleurs lui demander son avis, c'est parce qu'il avait besoin, compte-tenu de sa santé défaillante, de quelqu'un de sûr qui gouvernât bien son pays et surtout sût le défendre contre toute attaque étrangère.

Ensuite le récit de la vie de Gillion reflète les préoccupations politiques du duc de Bourgogne, Philippe le Bon. Ce dernier, ne l'oublions pas, désirait venger son père, Jean Sans Peur, qui, alors comte de Nevers, avait dirigé l'expédition de Hongrie et connu l'humiliante défaite de Nicopolis en 1396. Il se souvenait de tous

18 — Frances Mary Horgan, thèse citée p CXV-CXVIII.

19 — On pourrait faire d'autres rapprochements entre La vie de Gillion et *Raoul de Cambrai*.

les Chrétiens massacrés par le sultan Bajazet et rêvait, pour les venger, d'une nouvelle croisade contre les Infidèles. Il aurait voulu être le protecteur des marches de l'Orient²⁰.

Pour recueillir le maximum de renseignements, observer la situation militaire des pays musulmans afin de mener à bien cette expédition en Orient, il avait d'ailleurs envoyé en reconnaissance Guillebert de Lannoy, Waleran de Wavrin et Bertrandon de la Broquière²¹. Ces derniers avaient feint d'être de simples pèlerins. Malheureusement en 1453 les Turcs s'emparent de Constantinople. Les royaumes chrétiens et surtout le duc de Bourgogne²² parlent bien de repartir en Croisade, mais en vain, même si à la cour de Bourgogne les pays de la croisade exercent encore un véritable attrait. Les romanciers bourguignons qui avaient pu avoir connaissance d'un certain nombre de ces renseignements ont pu les réutiliser dans un contexte romanesque.

Il est certain que le récit de la vie de Gillion témoigne de ce désir de revanche mais le motif de la croisade a contaminé celui du pèlerinage, puisque notre héros est d'abord un vrai pèlerin. Cependant Gillion remporte sur les Sarrasins les victoires dont aurait rêvé le duc. Cette biographie devait légitimer et flatter les ambitions de Philippe le Bon. En outre comme Gillion ramène la fille du sultan Gratiennne en Hainaut, tout se passe comme si l'Orient était intégré à l'univers bourguignon.

D'ailleurs ce récit ne pouvait que flatter le duc puisque Gillion est en quelque sorte un parent de Philippe le Bon. La première femme de Gillion, Marie d'Ostrevant, est présentée comme la cousine du comte de Hainaut.

Dans sa dédicace, le narrateur résume la politique de conquête du duc et sa puissance²³. Offrir au duc cette biographie, c'est encore laisser entendre que Philippe Le Bon peut compter aujourd'hui sur l'appui de seigneurs dont les ancêtres par leurs prouesses ont servi à merveille la chrétienté ; que le duc règne sur des provinces, notamment le Hainaut, centre alors de sa politique territoriale, dont les seigneurs ont eu d'illustres ancêtres.

20 — A. Lafortune-Martel, *Fête noble en Bourgogne au xv^e siècle. Le Banquet du Faisan (1454) aspects politiques, sociaux et culturels*, Université de Montréal/Paris, Bellarmin/Vrin, 1984 (*Cahiers d'études médiévales* 8), p. 140.

21 — G. Doutrepoint, *La littérature française à la cour des ducs de Bourgogne, Philippe le Hardi, Jean Sans Peur, Philippe le Bon, Charles Le Téméraire*, Paris, Champion, 1909 (*Bibliothèque du xv^e siècle*, 8), pp. 245-248.

22 — Philippe le Bon envoya Nicolas Rolin et Antoine de Croÿ en 1456 à Charles VII. Il organisa Le Banquet du Faisan pour que la chevalerie bourguignonne, à l'instar du duc Philippe le Bon, fasse le vœu de se croiser pour défendre la Chrétienté et l'Église.

23 — « À vous, duc de Bourgogne, de Brabant, de Lothier et de Limbourg, Comte de Flandre, d'Artois, de Bourgogne, palatin du Hainaut, de Hollande, de Zélande et de Namur, marquis du saint Empire, seigneur de Frise, de Salins et de Malines ».

Cette biographie avait aussi tout pour séduire certains seigneurs du Nord qui manifestaient une sensibilité exacerbée face aux problèmes orientaux, parce qu'ils se souvenaient du temps où des dynasties franques – quelques-unes d'origine picarde ou flamande – avaient participé à la formation des états latins d'outre-mer. Gillion de Trazegnies, qui parvient au Caire à obtenir l'entière confiance du sultan de Babylone, à diriger son armée et à épouser sa fille, rappelle cet heureux temps où des liens pacifiques étaient tissés entre l'Orient et l'Occident.

Sans aucun doute les enjeux politiques du roman ne sont pas à négliger ; toutefois je me demande si le narrateur ne cherche pas d'abord à faire une biographie exemplaire et morale, à immortaliser les hauts faits et les exploits courageux de ses héros, pour, comme il le dit dans les premières lignes de son texte, « inciter vivement le cœur des lecteurs et des auditeurs à fuir le vice²⁴... » et à « entreprendre des actions honnêtes qui leur donneraient la gloire » (p. 255). Ces lignes laissent apparaître les enjeux du genre biographique pour ses destinataires. Le roman invite l'aristocratie guerrière à ressembler à Gillion, donc finalement à bien servir leur prince, ce qui laisse deviner les retombées politiques possibles de ce récit exemplaire.

En conclusion, la biographie de Gillion, au delà des enjeux politiques et moraux que l'on a dégagés, me semble permettre de mieux cerner la personnalité et la culture du narrateur que celles de Gillion. On ignore le nom du romancier. Il prétend dans le prologue n'être ni clerc ni écrivain et ne pas posséder le style fleuri qui conviendrait à cette histoire, mais il faut toujours se méfier de telles déclarations d'humilité. Il se serait inspiré d'un petit livre en italien aussi introuvable que le livre dont Bayot suppose l'existence au ^{xiv}^e siècle. D'autres ont déjà montré les liens que l'on pouvait tisser entre la biographie de Gillion, et certains *lais* de Marie de France comme *Eliduc*²⁵ ou encore *Ille et Galeron* de Gautier d'Arras²⁶ dont le héros est partagé entre deux pays, deux engagements vassaliques, deux amours et deux

24 — Au ^{xvii}^e siècle, dans le ms A, la vie de Gillion est précédée d'une histoire de l'ordre des Chartreux ; on considérerait sans doute la biographie de Gillion comme une œuvre exemplaire et morale. Voir Alphonse Bayot, *Le roman de Gillion de Trazegnies*, Louvain/ Paris 1903. (*Recueil de travaux de l'Université de Louvain*, 12), p. 21.

25 — Marie de France, *Lais*, édition et traduction par Alexandre Micha, G.F.-Flammarion, 1994, (*Eliduc*, p. 282-343).

26 — E. Gaucher, *op. cit.*, p. 159-168. Gautier d'Arras, *Ille et Galeron*, éd. Yves Lefèvre, Champion, Paris, n° 109, 1988.

familles. E. Gaucher²⁷ a dégagé des rapprochements possibles entre *Gillion de Trazegnies* et *Gilles de Chin* ainsi qu'avec d'autres romans bourguignons. Le héros de cette biographie s'insère donc bien dans une tradition romanesque.

Aujourd'hui, je voudrais mettre l'accent sur la culture du narrateur qui semble, encore plus qu'on ne l'a dit, bien connaître les *Chansons de Geste* et surtout sur son art d'utiliser sous un jour nouveau certains motifs épiques.

Aussi surprenant que cela puisse paraître, cette biographie apporte finalement plus de renseignements sur la personnalité du narrateur que sur le personnage de Gillion, profondément ancré dans toute une tradition littéraire.

Monique SANTUCCI

Université de la Sorbonne Nouvelle Paris III

27 — *Op. cit.*, p. 443.